

Titre de l'article : Voyage en Arcadie nord-américaine : L'expérience de la recherche d'un doctorant aux États-Unis.

Loup-Marie CALOSCI

AHTTEP (Architecture, Histoire, technique, Territoire, Patrimoine), UMR AUSser (CNRS ///)

ENSA Paris La-Villette et Paris I Panthéon Sorbonne

École doctorale de Géographie de Paris I Panthéon Sorbonne (ED 434)

Bowie, Karen (Professeure de l'ENSAPLV) et Gournay, Isabelle (Professeure de l'University of Maryland, USA)

Enseignant contractuel de l'ENSA Paris Belleville

Résumé :

Une sorte d'égo histoire de la recherche explore les processus de la recherche sur le terrain et dans les archives. Nous explorerons la part sensible de ces recherches aux États-Unis, de ces apports dans notre développement personnel et professionnel. Tant du point vu de la maturation sur notre recherche que de notre vision de la recherche à l'international. Cela nous conduit à la problématique suivante : comment s'engagent ces deux degrés de transfert culturel dans la construction d'une thèse en architecture ?

Mots clés : Sérendipité, Transferts culturels, Villes nouvelles, New Communities, Archives, États-Unis.

À l'instar du développement de la réflexion sur la thèse, nous pourrions formuler le déroulement de cet article par l'intermédiaire du plan dialectique : hypothèse, thèse, antithèse et synthèse. Et nous pourrions en déduire en conclusion par la formule attribuée à Aristote que « *le tout est plus que la somme de ses parties* », c'est-à-dire que chaque notion du plan ferait l'objet d'une partie à part entière et indépendante, mais qui ne se comprendrait de manière globale que si elle est prise dans son ensemble. La recherche n'est pas un exercice à la progression linéaire, mais nécessite de perpétuels retours en arrière, que ce soit par la lecture de documents d'archives ou d'ouvrages. Elle nous fait prendre souvent des chemins de traverse qui peuvent nous mener plus loin que nous l'avions imaginé, parfois dans une impasse, parfois à des cas de conscience sur notre propre recherche, mais dont le cheminement nous transmet de nouvelles connaissances, de nouvelles méthodes de recherche et de réflexion sur notre enquête.



James W. Rouse et la maquette de Columbia (MD), 22 Décembre 1966. Auteur : John Leongard, Life Photo Collection

Telle une histoire qui se déroule sur cinq ans de recherche, il y a eu un avant, un pendant et un après. L'explicitation de l'évolution d'un questionnement pourrait se découper comme suit :

Dans un premier temps, une vision idéalisée du terrain, des lieux d'études et de leurs apports dans notre recherche, cette Arcadie nord-américaine un peu fantasmée comme un lieu idéal et mythique. Un temps d'aprioris et d'idées reçues, un temps de préparation aux voyages vers un inconnu malgré tout familier.

Dans un second temps, celui d'une forme d'acculturation épistémologique. C'est à la fois la découverte d'un nouvel espace-temps, d'une autre aire culturelle dans l'approche de la recherche et de sa mise en contexte ainsi que dans sa circulation. Une assimilation qui a eu pris dans notre conscience critique, mais aussi par une osmose inconsciente de normes et de modèles tant du point de vue de la pratique de la recherche que du point de vue de la mise en œuvre d'une exploration des multiples ressources des territoires étudiés.

En troisième lieu, il s'agit de la suite instinctive logique de cette acculturation qui prend son origine dans des espaces géographiques particuliers. C'est donc à la fois une adaptation, un glissement, une transition sensible et progressive de la réflexion sur la thèse et sur soi.

Partie I / Suppositions et idéation

Le choix des cas d'études : Choisir c'est d'abord renoncer

Les choix des cas d'études sont à l'origine des intuitions provoquées, des choix encouragés. Au départ, quatre cas d'études situés de part et d'autre de l'atlantique ont été retenus : Cergy-Pontoise en France, Tapiola en Finlande, Reston et Columbia aux États-Unis. La recherche a bien entendu reposé sur les premières lectures, d'abord sur les villes nouvelles en France, la recherche des traces étrangères dans la conception et le développement de Cergy-Pontoise, puis, par extension, Évry. Des personnalités et des mouvements, des circulations de personnes apparaissent en filigrane, puis vient la confirmation ou les doutes sur nos choix d'études et nos questionnements lors des premières visites d'archives. D'abord dans les fonds des villes elles-mêmes, puis à des échelles administratives plus larges, comme la région et les ministères. On recherche la présence américaine, mais ce sont surtout des références, quelques visites d'aménageurs et des promoteurs comme Levitt & Son et Victor Gruen qui apparaissent. Mais ce qui fut particulièrement remarquable, ce fut l'apparition des Britanniques. Puis on s'égaré quelques instants, quelques semaines. On ne saisit pas l'importance des récurrences, ou bien tardivement. Le temps de la recherche n'est pas un long fleuve tranquille, il faut aussi accepter de prendre le temps de murir sa recherche.

Sans faire état d'un état de l'art exhaustif sur la question des transferts culturels, urbains et architecturaux mis en œuvre dans la conception des villes nouvelles de part et d'autre de l'atlantique, nous nous sommes basés sur les travaux de plusieurs chercheurs et majoritairement anglo-saxons. Car il existe depuis seulement quelques années de nombreux auteurs qui se sont emparés du sujet, majoritairement Britanniques et Américains parmi lesquels on compte Caroline Maniaque (2014), Rosemary Wakeman (2016), Mark Clapson (2013) et Kermit Parsons Carlyle (2002).

Enfin, après de longs mois de recherche et d'aller-retour, on fait le choix d'étudier ces transferts à partir des cas d'études nord-américains, points de mire de notre thèse. À ce stade de l'enquête, des doutes et de nouveaux questionnements interviennent : *Qu'en est-il du poids de ces villes nouvelles dans les échanges internationaux ? Sont-elles remarquables à elles seules pour exprimer ces échanges ? Peuvent-elles être des exemples représentatifs de ces relations entre l'Europe et les États-Unis durant cette faste période qu'ont été les trente glorieuses ?*

Considérées comme les deux premières villes nouvelles des États-Unis et comme seuls exemples réussis de ce mouvement d'après-guerre. Nous avons considéré d'abord Reston en Virginie, construite par Robert E. Simon en 1963. Celui-ci était le fils d'un entrepreneur immobilier new-yorkais, qui vendit les parts de l'entreprise familiale du Carnegie Hall après la mort de son père pour construire son rêve à quelques kilomètres de la capitale¹. Puis Columbia dans l'état du Maryland, ville modèle bien plus connue dans la littérature scientifique que sa prédécesseuse Reston. Elle est le produit d'un autre rêve porté en 1964 par un promoteur immobilier, James W. Rouse. Déjà très connu à l'époque pour avoir été l'un des pères du renouvellement urbain et des premiers Centres Commerciaux climatisés des États-Unis. Ces deux villes nouvelles feront date dans la pensée aménagiste et développement urbain aux États-Unis, et ce jusqu'à nos jours.

¹ Le nom de Reston, est la jonction altérée entre l'acronyme de son concepteur Robert E. Simon et le mot Town.

Parce que la recherche est toujours une histoire de temps et de rituels.

Parce que la recherche, c'est aussi des questions pratiques. Dans les derniers instants précédant le départ vers notre arcadie, viennent les premiers contacts. D'abord par mails, des réponses s'ensuivent, le plus souvent positifs de la part de ces fonds pour qui souvent l'origine académique et géographique du visiteur importe peu. Cela révèle d'une certaine ouverture d'esprit et un premier contact chaleureux qui présageant du meilleur à venir et favorise des prises de contacts fructueux, très souvent facilités par nos deux codirectrices de thèse, Karen Bowie, professeure à l'ENSAPLV et Isabelle Gournay, professeure à l'université du Maryland. Cette dernière est aussi une habitante de Greenbelt (MD), une ville nouvelle et fière représentante des trois fameuses villes construites lors du New Deal par le gouvernement fédéral de Franklin D. Roosevelt. C'est un lieu mythique et sens cesse référencer dans les publications sur les villes nouvelles.

On définit son voyage par une première ébauche du temps nécessaire à l'étude de chaque fonds, une première esquisse du temps pour accéder à ces archives, un premier aperçu de budget pour se déplacer, pour le gîte et le couvert et si possible l'augmenter en cas d'erreur. Car rien ne nous prépare réellement au voyage sur un territoire que nous ne connaissons que par nos lectures, qu'elles soient issues d'articles, d'ouvrages scientifiques, romanesques ou bien encore des médias. Un territoire qui nous semble proche, socio culturellement parlant, mais que nous savons distinct sur bien des aspects, historique et sociopolitique. Et ce ne sont pas les guides touristiques, les forums et les avis de nos proches et d'illustres conteurs², qui peuvent nous préparer à percevoir dans son altérité un continent encore vierge en termes d'expérience. Ainsi, malgré un budget plus conséquent, notre choix de lieu de vie pendant ces différents voyages fut surtout celui du confort et du gain de temps de transport que celui de la raison budgétaire. Choisir Washington D.C. plutôt qu'une ville en périphérie, permettait d'accéder à l'ensemble des lieux d'études et fonds d'archives sur des distances géographiques équidistantes et donc en toute logique à un égal temps d'accès. Malgré tous ces « bagages » préparatoires, la réalité fut bien différente.

Puis vient le temps du départ aux États-Unis, quelque peu précipité, car il nous faut concilier la rémunération du contrat doctoral arrivée tardivement, une période de vacances propice aux voyages et l'absence d'obligations professionnelles. Puis l'année suivante, même période estivale, mêmes motifs de départ pour un second voyage préparé à partir des observations de l'exploration précédente. Bien plus de lieux à visiter, un programme plus dense, mieux préparé, mais non sans finir sur une certaine frustration³. La recherche c'est un apprentissage, une conscientisation de soi, de ses capacités et de ses limites. Voyager, c'est murir beaucoup.

² Corbusier, L., (1937). *Quand les cathédrales étaient blanches: Voyage au pays des timides*. Plon. Beauvoir, S. de, (1997). *L'Amérique au jour le jour: 1947*. Gallimard. Revel, J.-F., (2003). *L'obsession anti-américaine: son fonctionnement, ses causes, ses conséquences*. Pocket. Bryson, B., 2016. *Ma fabuleuse enfance dans l'Amérique des années 1950*.

³ Un voyage qui fut en partie financé par la bourse d'aide à la mobilité du Collège des écoles doctorales de la Sorbonne.

Partie II / Assimilations et immersions

Une entrée en Amérique comme une entrée en matière.

Paradoxalement, les premiers contacts furent les plus simples, malgré l'appréhension qui nous gagne à chaque rencontre de par notre situation de chercheur français, parfaitement étranger au monde de la recherche aux États-Unis, bien qu'en constant apprentissage des codes et des normes de ce pays. C'est aussi nos doutes sur notre niveau de langue, l'intérêt et la compréhension du sujet pour nos interlocuteurs qui produisent notre inhibition envers l'autre. Sentiment, le plus souvent balayé par un accueil plus que bienveillant. Notre premier contact avec le monde de la recherche américaine a donc commencé par un lieu particulier à Washington D.C. Un lieu unique dont ne peut faire l'impasse quand il s'agit de faire des recherches dans ce pays : la Library of Congress (LOC). C'est aussi en fonction de l'existence de ce lieu mythique que nous avons choisi notre lieu d'hébergement. Si, dans bien des pays d'Asie et d'Europe, une carte d'étudiant ou une référence institutionnelle nous est obligatoire, il n'en est rien dans la plus grande bibliothèque du monde. Un accès libre et gratuit, et en quelques minutes d'où que l'on vienne et qu'importe le temps à y passer, on reçoit une carte d'accès illimité, valable deux ans. Si le système de recherche en interne est particulièrement complexe à appréhender, il a le mérite de l'efficacité, et par une sémiologie particulière, de disposer de nombreux secteurs et domaines d'étude. Difficile de ne pas être à la fois intimidé par les volumes d'information traités par l'institution et fasciné par sa simplicité d'accès.

Au cœur des archives : les joies et les peines de la sérendipité.

Il y a des moments de joie et d'insatisfactions mêlées, quand arrivent les boîtes contenant les précieuses archives. Surtout quand les éléments choisis — au préalable — sur une liste, se partagent leur boîte avec d'autres sujets souvent aussi intéressants que nos premiers choix et apportent des éclairages nouveaux sur nos propres recherches. Ce que l'on appelle d'un nom poétique, mais sibyllin, la sérendipité qui peut offrir aussi de grands moments de frustration puisqu'elle apporte son lot de nouveaux questionnements⁴ et le temps que nous nous étions donnés a parfois pris une tournure dramatique du fait de l'élargissement des frontières de la recherche. À cela fallait-il ajouter par ailleurs, le calcul du temps de transport nécessaire pour accéder à chaque archive. Parfois, bien que nous ayons une liste des items dans chaque boîte, leurs nomenclatures, leurs titres et leur description ne sont pas suffisants pour saisir leur importance et parfois leur utilité pour nos recherches. Il y a également le bonheur de retrouver lors de recherches en bibliothèque un livre recherché accolé à d'autres auquel nous n'aurions pas pensé, à moins peut être de les retrouver plus tard à la lecture d'une bibliographie ou d'une note de bas de page. Mais cela a eu bien souvent comme principal inconvénient de doubler voire tripler le temps de présence en archives comme prévue initialement. Et quand nous sommes dans un lieu à plusieurs milliers de kilomètres de notre point d'origine, notre temps comme nos moyens sont limités et peuvent là aussi se révéler comme des contraintes pouvant être insurmontables dans la poursuite de nos recherches.

⁴ Définition de la Sérendipité : Découverte heureuse d'une chose totalement inattendue et d'importance capitale, souvent alors qu'on cherchait autre chose.

Partie III / Synthétisations / Combinaison

Le retour signifie aussi le temps des doutes, des réorientations de sujet et du recentrement.

Le retour en France est un retour à la réalité et aux obligations du quotidien. C'est aussi le temps de la compilation et de l'étude des données. Les archives photocopiées les photographies sur les terrains et des archives sans compter l'analyse de documents offerts par les fonds d'archives eux-mêmes, les doublons de magazines locaux, les publicités, les rapports et des discours compilés dans des dossiers. Deux voyages d'un peu plus d'un mois chacun, et le plus souvent en période estivale, ont été nécessaires pour mener à bien une grande partie de la recherche. Malgré cela, nous ne sommes jamais venus à bout des archives et de l'exploration des terrains d'études. Avant le départ, nous ne pouvions que supputer sur le contenu des archives, et en particulier celles de la ville nouvelle de Columbia. Car ces dernières au même titre que le Musée de Reston, n'avaient pas diffusé sur internet, et ce jusqu'à récemment, l'ensemble de leur fonds. Heureusement depuis leur déménagement dans leurs nouveaux locaux, bien d'autres documents sont enfin accessibles. Il n'y a que l'université George Mason (Virginie) pour mettre à jour quasi quotidiennement leurs archives et parfois proposer aux visiteurs une version numérisée des documents. On ne se détache pas aisément de sa pratique de la recherche et de ses découvertes sur le terrain, que ce soit par l'observation de celui-ci ou par sa prise de connaissance à travers la lecture d'archives.

À l'épreuve de la langue et des concepts / notions polysémiques méconnus.

C'est aussi le moment où l'on entreprend et/ou l'on recommence à lire les documents d'archives et à analyser nos photographies et plans de villes. Si l'anglais est une langue que l'on maîtrise peut-être, on ne la lit pas comme notre langue natale. Il nous a été difficile de lire entre les lignes, de saisir le fond du propos de certains protagonistes : *est-il critique ? Est-ce une posture ?* Car c'est un exercice, qui demande du temps, un temps d'adaptation et qui nécessite que l'on étudie les auteurs dont on tente d'en comprendre l'œuvre pour en saisir le contexte et surtout leurs parcours personnel et professionnel. C'est là qu'intervient une autre réalité spécifique au milieu anglo-saxon, la polysémie de certains termes et notions et parfois l'impossibilité de les traduire malgré notre compréhension de ces derniers. Albert Jacquard a écrit que « *Nous ne voyons pas le monde avec nos yeux, nous le voyons avec nos concepts* », tout particulièrement quand il s'agit de distinguer et d'explicitier ce qui est commun et distinct d'une aire culturelle à une autre, par exemple le concept « Community » qui est une notion centrale dans notre travail. Ce concept largement usité aux États-Unis et à la polysémie mouvante, diverse et encore confuse à l'usage comme la notion d' « urban design » ne peut être traduit textuellement sans en travestir le sens premier. Ainsi, le terme de « Community » ne peut être calqué sur le sens français de communauté, bien qu'il existe aussi un usage commun aux États-Unis. Gaston Bachelard a par ailleurs écrit que « *C'est au moment où un concept change de sens qu'il a le plus de sens* ». C'est aussi devenu par la force des choses, un questionnement central dans notre recherche.

Conclusion

Faire une recherche sur un territoire peu connu de soi, mais largement fantasmé depuis des années, ne fut pas chose aisée. Nous ne pouvions imaginer que de tels voyages puissent produire de pareilles transformations dans notre cheminement de pensée et provoquer un développement progressif du projet qui nous a conduits à une lente maturation tant du point de vue du sujet de notre recherche qu'à notre capacité à la mettre en œuvre. Chaque voyage nous conduit à éprouver le quotidien d'un lieu exploré et vécu ce qui induit une acculturation plus ou moins consciente et transforme nos schémas mentaux établis, bien souvent rigides et tenaces. "*Partir c'est mourir un peu*" écrivait Edmond Haraucourt, dans son poème Rondel de l'adieu (1891). Mais partir c'est surtout laisser mourir des convictions, une vision de soi-même et de ses connaissances. De se laisser porter et se confronter à une altérité nouvelle loin du fantasme véhiculé par notre propre expérience. Accepter de ne pas connaître et de ne pas savoir, de revoir ses hypothèses et la problématique de sa recherche, ainsi qu'une vision du monde. Cette recherche sur la notion du transfert culturel s'est produite grâce au terrain, l'observation in situ et l'étude d'archives. Ce qui induit inévitablement des « interférences » que l'expérience engendre sur le sujet d'étude et sur notre perception de la recherche tant du point de vue de la thèse elle-même que de la discipline architecturale. La recherche implique une expérience de l'exploration à la fois sensible et concrète.

Comme nous, cette thèse a souvent pris des chemins de traverse et nous fûmes nourris de nombreuses rencontres aux détours de journées d'études, de conférences et de publications. Des rencontres et des lectures qui nous ont souvent déstabilisés dans notre approche, mais qui nous ont également souvent renforcés dans notre conviction que nous suivions une piste solide, bien que périlleuse. Nous avons démontré, éprouvé, et renforcé notre discours et nos choix d'étude tout au long de ce travail de recherche sur la ville nouvelle par les questions récurrentes que l'on nous fit souvent : *mais pourquoi la ville nouvelle aujourd'hui ? Que peut nous offrir la recherche sur cette production urbaine qui semble obsolète et dépassée pour beaucoup d'entre nous, du moins en Europe ?* Et pourtant, en essayant de répondre à ces interrogations légitimes qui furent aussi les nôtres au début de nos recherches, nous découvriions un sujet d'une grande actualité tant du point de vue de la recherche que dans les productions urbaines actuelles à travers le monde. Passionné depuis toujours par la ville en train de se constituer, la ville en transformation et de ses influences, nous redoutions avec une certaine inquiétude mêlée de détermination, l'étude de la ville "partie de rien", peur récurrente de la page blanche tant pour le chercheur que pour le concepteur de la ville nouvelle. Ce dernier doit faire face à d'insurmontables difficultés, entre les préjugés de la société et de ses contemporains, et la réception critique des futurs habitants et à contrario celle de la presse spécialisée et scientifique.

Ce que nous a appris le terrain et notamment le travail sur la thèse, est que l'on doit prendre du recul, accepter ce que l'on a déjà et porter une recherche sur cette base qui bien qu'objectivement importante, nous semble toujours insuffisante à nos yeux. Quand on finit par accepter cette évidence, c'est surtout parce que nous nous projetons dans une continuité logique de reprendre la recherche après ce qui nous a toujours semblé être l'ultime objectif jusqu'à maintenant : la thèse.

Bibliographie :

Clapson, Mark. *Anglo-American Crossroads: Urban Planning and Research in Britain, 1940-2010*. Édition : Bloomsbury Academic, 2012.

Maniaque, Caroline. *Go West : Des architectes au pays de la contre-culture !* Marseille: Parenthese, 2014.

Parsons, K.C., Schuyler, D., 2002. *From garden city to green city: the legacy of Ebenezer Howard*. Johns Hopkins University Press.

Wakeman, Rosemary. *Practicing Utopia: An Intellectual History of the New Town Movement*. Chicago ; London: University of Chicago Press, 2016.

CV : Géographe, urbaniste, architecte et doctorant au laboratoire AHTTEP (UMR AUSser) à l'ENSAPLV, et à l'université Paris 1 Panthéon Sorbonne. J'enseigne depuis trois ans l'histoire de l'architecture en master à l'ENSAPLV. J'enseigne le projet et la représentation du territoire en DSA *Architecture et projet urbain* à l'ENSA Paris Belleville. Enfin, je suis chargé d'encadrement de mémoire en relation avec la mise en situation professionnelle dans le DSA *Architecture et maîtrise d'ouvrage architecturale et urbaine* de l'ENSAPB. Co-fondateur et animateur du réseau des *Doctorant.e.s en Architecture* sur Facebook (1100 membres), et des Journées Parenthèse. À travers la thèse j'interroge la production des villes nouvelles européennes et américaines depuis la seconde moitié du XXe siècle à nos jours au prisme des transferts de modèles, architecturaux et urbains.